



HAL
open science

“ Introduction ” Leurrer la nature,
Hélène Artaud

► **To cite this version:**

Hélène Artaud. “ Introduction ” Leurrer la nature, . Leurrer la Nature, Cahiers d'Anthropologie Sociale, 2013. hal-01779347

HAL Id: hal-01779347

<https://hal.science/hal-01779347>

Submitted on 15 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Hélène Artaud

L'habileté à concevoir et à manipuler des leurres est d'ordinaire impartie à des figures précises. Le chasseur Achuar *leurre* par quelques imitations vocales et procédés onomatopéïques les animaux qu'il traque (Descola, 1986), tandis que pour attirer l'élan, les Youkaghirs sibériens en imitent les gestes (Willerslev, 2007). Le pasteur Touareg *leurre* la chamelle dont il espère maintenir la lactation après la mort de son chamelon, en lui présentant un mannequin recouvert de son placenta (Bernus, 2005) ; quand l'ingénieur Dédale, donnant à Pasiphae la vraisemblance d'une vache, entend éveiller l'intérêt du taureau (Pseudo Apollodore, 1991¹). Tous *leurrent* également leur environnement sans que, pour autant, ni les intentions qui les animent, ni les moyens qu'ils mobilisent pour les satisfaire soient exactement semblables. En quoi, dès lors, un procédé en apparence aussi fluctuant pourrait-il stimuler des questionnements analogues et des approches convergentes ? C'est dans le processus lui-même, et dans les principes qui en définissent l'efficacité, qu'il convient sans doute de chercher une réponse. Dans chacune de ces techniques, la familiarité du leurre – son inclusion dans le monde sensoriel de celui auquel il se destine – en conditionne la réussite. Sans cette première inflexion vers l'autre, sans cette habileté à en retenir et *imiter* - fût-ce de façon partielle ou approximative - les différences, le leurre demeurerait inopérant. Ce que le leurre suppose par conséquent est une extrême labilité des logiques et des corps en interactions : réversibilité des points de vue, capacité à travestir son corps, à le dissimuler ou à le prolonger par quelque artefact. En dépit donc de l'ambivalence de ses formes (visuelles, auditives, tactiles ou olfactives) ou de ses finalités (attractives, répulsives ou domestiques), le leurre semble impliquer de la part de celui qui l'utilise une habileté à satisfaire ses fins sans pour cela déroger à la logique de celui auquel il est destiné. Chasseurs, pêcheurs, artisans ou chamanes se trouvent ainsi placés dans une sorte d'instabilité ontologique, à la jointure de mondes dont ils doivent

Leurrer la nature

connaître et imiter les distinctions pour les manipuler efficacement. C'est en sa qualité de compromis entre soi et une forme d'altérité, humaine ou non humaine, que le leurre représente une entrée privilégiée sur des questionnements essentiels.

Connaissance de l'autre, le leurre l'est de façon constitutive. Son efficacité semble en effet proportionnelle à la connaissance du sujet leurré : aux inférences et aux principes (attractifs ou répulsifs) supposés arbitrer sa représentation du monde. Pour que le leurre soit opérant, il convient donc que l'espérance mobilisée par son auteur soit exprimée dans le langage de celui auquel il se destine. L'éthologie, qui a la première apprécié la valeur expérimentale de ce processus, a converti le leurre en outil théorique, destiné à opérer *la traduction sensible* d'un monde vers l'autre. La méthode dite « des leures », initiée par les travaux de Tinbergen (1953) et de d'Uexküll (1965), consiste ainsi à substituer aux *stimuli* complexes déclenchant un comportement spécifique précis, des *stimuli* plus simples. Réduisant à une forme perceptive minimale le « monde » (*Umwelt*) de chaque espèce, la « méthode des leures » laisse supposer que les perceptions du vivant peuvent tenir en des formes sensibles *schématiques*². S'agissant de l'éthologie, le dispositif triadique du leurre (leurre-leurrant-leurré) trouve une distribution toute définie : le leurre est un artefact ; le sujet leurrant est l'éthologue ; le sujet leurré, l'animal. Le leurre, tel que le déclinent les collectifs humains, n'implique pas en revanche d'associer à chaque terme des correspondances précises : le leurre peut y être artefact animé, inanimé, ou disposition corporelle ; les sujets leurrants et leurrés, des individus humains ou non humains. La distribution des rôles et des êtres y admet des bouleversements si profonds qu'est d'emblée exclue toute possibilité de leur donner une forme stabilisée. Le leurre, tel que décliné dans les collectifs humains, ne semble pas davantage y avoir de finalité épistémologique et cognitive exclusive. On leurre pour chasser, pêcher, domestiquer, séduire, enchanter : rarement pour connaître. Toutefois, la vocation qu'a le leurre dans la méthode qui en porte le nom, de réduire à un schéma sensible un monde complexe continue de stimuler, dans son usage collectif, des réflexions intéressantes : tant sur les possibilités qu'il offre d'apprécier la variété des formes d'altérités que sur la dimension réflexive de la connaissance qui peut en résulter. C'est également en une forme schématique et minimale, en effet, que va consister l'imitation sonore du chasseur Pygmée Aka (Bahuchet, 1985) qui tente – par la modulation d'une phrase mélodique – d'attirer sa proie, ou, sous une forme visuelle esquissée, que le pêcheur mélanésien va former – dans la nacre d'huître – la silhouette d'un poisson (Legrand, 1950). Ce qui néanmoins distingue la traduction sensible opérée par le leurre de l'éthologue de celle qui se manifeste dans le leurre collectif, est la place qu'y occupe la subjectivité.

Même lorsque le leurre vise à attirer, par un trait sensoriel familier, la proie qu'il traque, la traduction sensible demeure singulière, approximative et stylisée.

Les performances vocales des chasseurs Pygmées, pour reprendre cet exemple, ne sont la plupart du temps que des imitations « inexactes » du cri émis par l'animal (Bahuchet, 1985 : 283). En dépit de l'application du chasseur à parfaire un cri, l'imitation se distingue donc de l'original. Ce n'est sans doute pas étrange. En effet, pour être saisissable depuis notre seul point de vue, ce monde que le leurre modélise se trouve toutefois empreint de notre sensibilité. Si le leurre exhibe donc les saillances sensibles (morphologiques, olfactives, auditives, etc.) jugées significatives par le sujet leurrant, il dévoile autant des caractéristiques du sujet à leurrer que de la sensibilité de celui qui le compose. Le leurre opérerait donc – sous cette perspective renversée – en même temps qu'une avancée dans un monde différent, un retour réflexif sur notre propre outillage cognitif et sensible. Même dirigé vers un autre et destiné à lui, le leurre a toujours pour base des représentations et des logiques familières. Ainsi, dans l'exemple des pêcheurs tongans mobilisé par Kronen (2003) – sur lequel je reviendrai dans mon propre article à la fin de ce volume – la mythologie locale seule explique le modelage d'un leurre en forme de rat pour attirer le poulpe. Ce cas précis illustre bien la duplicité de certains leures qui doivent avoir une efficacité pratique – celle de pêcher le poulpe, dans l'exemple tongan – mais également, en certaines occasions, montrer une efficacité symbolique. En faisant de la logique mythologique une logique efficace sur le plan cynégétique, le leurre atteint *in fine* une efficacité métaphysique qui consiste à créer entre des mondes contigus des attaches sensibles, et à homogénéiser entre eux les représentations, les logiques et les causalités pour donner à voir un monde continu, soumis aux mêmes lois et à un ordre commun.

Cette position du leurre, à l'interface de deux ou plusieurs mondes dont il doit concilier les différences et les variations, est particulièrement manifeste dans le registre rituel où il est parfois mobilisé. La figure du chamane est sans doute sur ce point exemplaire. Dans le rituel de chasse pratiqué chez les peuples sibériens, le chamane doit prendre pour épouse la fille de l'esprit de la forêt et opérer, pour y parvenir, un ensemble de transformations visant à la leurrer. Ce rituel, qui prélude à la chasse, vise à prévenir une fêlure toujours possible entre deux mondes dont les logiques semblent ponctuellement se contredire, mais doivent s'équilibrer (Hamayon, 1990). Là encore, la continuité que le chamane est chargé d'opérer entre des mondes en étroits voisinages et interactions, n'implique en aucun cas pour lui d'opérer un basculement. C'est bien au contraire à la condition de pouvoir continuellement distinguer entre la position de celui qui leurre et celle de celui qui est leurré, qu'est suspendue son efficacité. Il est, en effet, nécessaire qu'en dépit de « la dramaturgie imitative » que le chamane opère, « une stratégie humaine demeure sous-tendue » (Stépanoff, 2009). Étant donc moins une substitution que la composition partielle d'un point de vue différent, le leurre suppose une identité stabilisée et maîtrisée. Le chamane doit, comme les autres usagers du leurre,

Leurrer la nature

veiller à ce que la place qu'il occupe, aux confins de plusieurs univers, n'induisse un basculement soudain dans l'un d'entre eux. Pour cela, la transformation doit, une fois encore, rester incomplète et les attributs zoomorphes, cornes et plumes, dont le chamane se pare pour suspendre la vigilance des esprits du gibier, ne doit jamais constituer que l'indice le plus superficiel d'une apparence familière. Pour cela, lors même de son alliance avec la fille du maître du gibier, le jeu d'imitation du chamane est toujours contrarié par un élément qui en dément la véracité : « Les ramures de sa couronne sont en fer, petites, stylisées, et ses bonds, il les fait debout » (Hamayon, 2007). Sans cet équilibre constamment négocié entre un monde et l'autre, sans ce démenti simultané de l'illusion qu'il produit, le chamane ne pourrait occuper ce rôle d'intermédiaire qui lui incombe.

La densité extraordinaire de cette notion de leurre, prompte à absorber les champs disciplinaires et les objets les plus hétéroclites, a également représenté la principale difficulté pour concevoir l'unité de ce volume regroupant les actes d'un colloque tenu au Collège de France les 25 et 26 janvier 2012. Rassembler sur le leurre des perspectives aussi contrastées que peuvent l'être le chamanisme et les apports de la bio-technologie, la *mètis* grecque et les techniques de traite ou d'allaitement, nécessitait d'en faire apparaître l'essentielle continuité. À l'occasion des discussions que Mme Hamayon, M. Descola et M. Schaeffer – auxquels je renouvelle ici mes remerciements – ont animées, apparurent plus distinctement les attaches liant ces réflexions les unes aux autres.

Dans le premier ensemble de textes, les termes « sujet leurrant » et « sujet leurré » recouvrent assez classiquement les formes humaines (leurrantes) et non-humaines (leurrées). Cette stabilité relative permet d'affiner la définition du leurre en examinant la diversité de ses formes (artefacts inanimés ou animés, dispositions sensibles du corps), de ses finalités (prédation, transformation ou domestication) et les modes d'interactions propres qu'il ouvre. Ce premier geste analytique interroge les modalités du basculement du monde humain vers le monde non-humain, de l'univers propre vers l'univers « autre ».

Dans cette perspective, Sergio Dalla Bernardina se concentre sur un dispositif peu connu : le *roccolo*. La spécificité du *roccolo* – architecture végétale complexe destinée à la capture des oiseaux migrateurs – est de superposer les pièges, les simulacres, pour présenter cet enchevêtrement d'artifices où tout est vraisemblable mais « rigoureusement faux », du végétal aux appelants. Précisant la relation qui lie l'un à l'autre l'oiseleur et l'appelant, l'auteur décrit dans ses dimensions les plus paradoxales ce leurre animé, dont la sauvagerie est savamment façonnée. Si le basculement dans le « monde » de l'oiseau constitue pour l'oiseleur une condition nécessaire à l'efficacité du leurre, il implique que soient étroites et labiles les jointures entre un monde et l'autre. Cette singulière efficacité du leurre, qui consiste à ouvrir

un champ de sociabilité entre des univers que « tout sépare », est également discutée dans l'article d'Andréa Luz Gutierrez-Choquevilca. En s'appuyant sur l'ethnologie des sociétés Quechua *runa* du haut Pastaza, l'auteure fait apparaître les étapes d'un face-à-face interspécifique dont le leurre, par les innombrables miroitements corporels, sonores et affectifs qu'il opère, déjoue les écarts biologiques et linguistiques. L'étroit voisinage des mondes humains et non humains, leur réciproque absorption sont à nouveau explorés par Claire Harpet qui extrait de trois intrigues narratives (*tantara*) issues du corpus oral malgache, quelques-unes des combinaisons relationnelles entre hommes et lémuriens.

Il est moins question de la finalité prédatrice du leurre que de son efficacité domestique dans les contributions d'Anne-Marie Brisebarre et de Carole Ferret. Dans l'un et l'autre texte, avec des variations dues aux particularités des terrains qu'elles décrivent, la ruse n'a pas vocation à tromper l'animal pour faciliter sa capture, mais pour affermir des relations interspécifiques dont l'homme peut tirer quelque avantage. L'adoption ou la lactation sont ainsi stimulées par toutes sortes de dispositifs sonores ou olfactifs, visuels ou tactiles dont l'extraordinaire variété, et la similitude dans des zones géographiques pourtant distinctes, stimulent des questionnements innombrables.

Dépassant les distinctions triadiques entre leurres et sujets leurrants ou leurrés, le second ensemble de textes s'intéresse davantage à l'aspect dynamique et processuel du dispositif, en s'appuyant sur l'exemplarité de certaines manipulations esthétiques et biotechnologiques. Muriel Berthou présente, avec l'artiste chinois Liu Bolin, un cas évocateur de la façon dont le *mimétisme*, inspiré des stratégies du vivant, peut devenir un langage plastique engagé. Camouflage, et invisibilité – tels qu'ils apparaissent dans la ruse animale ou végétale – sont les moyens stylistiques de mettre en cause la censure politique chinoise. C'est donc en prenant à rebours la stratégie défensive du phasme (*Diesbachia tamyris*) et en en subvertissant l'efficacité, que Liu Bolin fait de l'invisibilité un langage engagé, moyen d'exhibition et forme tangible de dénonciation. Dans le bio art, tel que Julie Noiroit l'expose, est à nouveau mise en évidence la friabilité des catégories de leurre/leurrant/leurré, à travers celles d'œuvre, de plasticien et de spectateur. Indissociablement liée à l'art, la problématique du leurre continue de travailler dans ses fondements le processus artistique, mais moins désormais pour en interroger la légitimité relativement à une nature dont il livrerait des répliques imparfaites, que pour s'y inscrire, en contrarier le mouvement, le transformer ou le faire advenir. La contribution de Frédéric Keck opère ce basculement déjà partiellement consommé entre manipulations esthétiques et biotechnologiques. Entre leurre et artefact, sujet leurrant humain et sujet leurré non-humain, les liaisons semblent définitivement suspendues au profit d'un enchâssement. L'auteur se situe en deçà des oppositions initiales entre humains

Leurrer la nature

et non-humains, pour entériner la dimension intériorisée du leurre. Après avoir distingué les deux désignations anglophones de la notion (*lure* et *decoy*), l'auteur dresse de la seconde acception, *decoy* (qui « simule une attaque pour prendre au piège »), un inventaire dans différents champs : ornithologie, immunologie, biosécurité et biopolitique. Cette analyse transversale montre la dimension éminemment polymorphe d'un leurre vivant, organique, distinct du régime de l'intentionnalité et de la conscience.

C'est enfin par le principe dont il procède, et dont il est l'expression la plus tangible : la *mètis*, que se conclut notre réflexion sur le leurre. Les deux contributions qui s'y appliquent le font selon des points de vue différents. François Dingremont procède à l'examen attentif de l'incarnation du leurre dans la figure animale que la Grèce ancienne reconnaissait pour sa forme plus accomplie : le phoque. Nous plongeant dans le réseau d'intrigues littéraires dont le phoque constitue la trame, l'auteur s'applique à en décrire l'essentielle ambivalence, à en montrer le caractère toujours imprévisible et toujours équivoque. Je reviens, pour ma part, sur la genèse du questionnement dont cet ouvrage est le résultat, en déroulant le fil qui m'a portée de l'exemple isolé de la *mètis*, dans la pratique de pêche Imrâgen, vers un questionnement plus général sur les formes d'articulations entre leurre maritimes et sensibilités.

Donnant du leurre les aperçus les plus contrastés, – depuis son extériorité artefactuelle jusqu'à sa forme la plus intransitive –, l'ensemble des réflexions rassemblées ici fait toutefois apparaître une convergence des apports théoriques. Toutes se fondent, pour la surmonter ou y opérer un ancrage critique, sur une structure triadique stable (leurre/leurrant/leurré) dont la valeur méthodologique s'avère, pour des raisons sensiblement différentes, aussi fructueuse dans les sciences humaines qu'elle pouvait l'être en éthologie. Car, ce que cet opérateur triadique a vocation à dépasser sont des oppositions substantielles – entre nature et culture, homme et animal, sujet et objet, réalité et fiction – qui, en séquençant le mouvement de la pensée, en suspendent la labilité essentielle. C'est à cette nécessaire érosion des champs disciplinaires (éthologie, anthropologie, esthétique, bio-technologie), autant que des clivages catégoriels qui en définissent les contours, que travaille ultimement la pensée du leurre, telle que développée dans ce volume des *Cahiers*.

NOTES

1. « Dédale construisit une vache de bois montée sur des roulettes ; l'intérieur était creux, et elle était recouverte d'une peau de bovidé ; il la mit dans le pré où le taureau avait l'habitude de paître, et Pasiphaé y entra. »
2. Le premier exemple utilisé par la méthode des leures a consisté à *schématiser* un papillon jusqu'à isoler progressivement chacun des éléments stimulants qui déclencherait chez le mâle *Eumenis semele*

la poursuite sexuelle. Les auteurs ont testé les paramètres de formes, couleurs, taille et séquence du mouvement pour mettre en évidence le rôle négligeable de la forme. Nous verrons dans mon propre article un exemple semblable avec les poissons.

Bibliographie

Bahuchet, S.

1985 *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine*, Paris, SELAF.

Bernus, E.

2005 « Laits touaregs. Usages et symboles », in C. Raimond et E. Garine (éds), Paris, *Ressources vivrières et choix alimentaires dans le bassin du lac Tchad* : 399-412.

Descola, P.

1986 *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Hamayon, R.

1990 *La Chasse à l'âme. Esquisse d'une théorie du chamanisme à partir d'exemples sibériens*, Nanterre, Société d'ethnologie.

2007 « L'«alliance» religieuse, manière de socialiser le monde : éclairages judéo-chrétiens sur le «mariage chamanique» sibérien », *Anthropologie et sociétés* 31 (3) : 65-85.

Legrand, M.

1950 « Contribution à l'étude des méthodes de pêche dans les territoires français du Pacifique Sud », *Journal de la société des océanistes* 6 : 140-184.

Pseudo Apollodore,

1991 *Bibliothèque*, trad. J.-C. Carrière et B. Massonie, Paris, Les Belles Lettres.

Stépanoff, C.

2009 « Devenir-animal pour rester humain. Logiques mythiques et pratiques de la métamorphose en Sibérie méridionale », *Images re-vues* 6.

<http://www.imagesrevues.org/Article Archive.php?id article=43>

Tinbergen, N.

1953 *Social Behavior of Animals*. Londres, Methue.

Uexküll, J.

1965 *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *Théories de la signification*, Paris, Denoël.

Willerslev, R.

2004 « Not Animal, Not Not-Animal : Hunting Imitation and Empathetic Knowledge Among the Siberian Yukaghirs », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 10 : 629-652.

2007 *Soul hunters. Hunting, animism and personhood among the Siberian Yukaghirs*. Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press.

Wisniewski, J.

2007 « Apprendre en perspective : chasse, intentionnalité et mimésis chez les chasseurs inupiaq du nord-ouest alaskien », *Ethnographiques.org* 13 – juin. <http://www.ethnographiques.org/2007/Wisniewski.html>